

Prédication

"Si l'on m'apprenait que la fin du monde est pour demain, je planterais quand même un pommier." Cette phrase est attribuée à Martin Luther même si l'on n'en a pas trouvé trace dans ses écrits. Elle évoque l'espérance d'un avenir possible, d'une croissance. Un geste qui contredit les circonstances extérieures, qui lutte malgré elles pour poser un signe d'avenir alors que tout semble terminé.

"Si on devait mourir demain, qu'est-ce qu'on ferait de plus, qu'est-ce qu'on ferait de moins ? Comme le dit la chanson... lorsque le temps se fait court, sa qualité passe au premier plan de nos préoccupations. Les personnes à qui l'on annonce une maladie incurable le savent bien, elles qui trouvent souvent l'audace et la force d'accomplir des choses dont elles ne se seraient pas crues capables auparavant.

Quand le temps s'enfuit, quand nous nous épuisons à courir après lui sans jamais parvenir à éprouver la beauté du présent, Dieu veille.

Il réintroduit un peu de son éternité dans nos instants.

Comment ? En nous rendant attentifs à la qualité du temps que nous vivons et partageons plus qu'à sa durée (*aion*) ou à son déroulement linéaire (*chronos*).

Dieu vient, il advient dans nos vies -instant décisif- (*kairos*)... comment le recevons-nous ?

Au début de ce chapitre de l'évangile de Matthieu, Jésus a annoncé la destruction du temple. Alors qu'il est assis au mont des Oliviers, ses disciples lui demandent : « Dis-nous quand cela se passera, et quel signe indiquera que tout cela va terminer. » Les disciples associent la destruction du temple, la fin du monde et l'avènement du Christ.

La fin est aussi un nouveau commencement....

Jésus les met alors en garde contre les faux prophètes qui vont diviser et les persécutions qu'ils vont subir. Il leur faudra de la persévérance et du discernement pour traverser les épreuves.

La fin du monde, tel que les disciples le connaissent, ils peuvent la concevoir. Mais la fin des temps est en dehors du savoir humain. Vouloir appliquer le "quand" du calendrier humain, du *chronos* est illusoire. "Mais pour ce qui est du jour ou de l'heure, personne ne les connaît, pas même les anges dans les cieux, ni même le Fils ; le Père seul le sait. »

Difficile pour l'être humain de faire face à la limite et à la fin ! Aujourd'hui nous conjurons l'angoisse de notre propre finitude en tendant l'oreille au transhumanisme qui annonce "la mort de la mort" grâce à la technologie qui augmente l'humain.

Nous conjurons l'angoisse du vide par la fuite en avant dans une surconsommation qui ignore la finitude des ressources de notre monde.

Les premiers chrétiens attendaient, quant à eux, la fin du monde et même la fin des temps, non sans un certain intérêt, comme en témoigne les questions des disciples. Mais l'intérêt ne préserve pas de la crainte ou... de la volonté de maîtrise : « si je sais, je pourrai me préparer ». Mais faire dépendre le fait de se préparer de la connaissance du moment n'est pas ce vers quoi le Christ nous oriente.

L'évangile de Matthieu a été écrit à la fin du premier siècle, les membres de la communauté chrétienne attendent impatiemment le retour du Christ. Pour certains, si la fin des temps est proche, il n'est plus nécessaire de s'engager dans quoi que ce soit, de se marier, de travailler, de construire. Ils vivent au jour le jour. D'autres, au contraire, ont perdu espoir face à une attente qui s'allonge et vivent comme si l'avenir dépendait uniquement de leurs actions. D'autres encore, conçoivent le retour du Christ comme une réalité strictement intérieure sans aucun impact sur la vie en société et sur l'action dans ce monde.

Aux impatients qui ne savent plus attendre, aux désabusés qui ne veulent plus attendre, aux scrupuleux qui veulent savoir quand leurs efforts seront reconnus, aux insouciantes qui se disent qu'ils auront toujours le temps, à tous ces gens qui se demandent « quand cela aura-t-il lieu ? », Jésus répond : « vous aussi, tenez-vous prêts, car le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas.

Nous voilà donc à la fois libérés de la tyrannie et de l'obsession du « quand » et rendu à notre responsabilité : restez éveillés pour être prêts comme le maître de maison qui ne laissera pas celle-ci être cambriolée par des voleurs. Cette maison, d'ailleurs, ne serait-elle pas une image pour parler de notre foi ? De tous ces moments où nous écoutons mille choses qui n'en valent pas la peine, ces moments où nous nous dispersons, en évoquant ensuite le manque de temps pour la prière et l'écoute ? Toute relation se cultive, et le lien à Dieu se fortifie précisément dans cette disponibilité intérieure où se jouent la prière et l'écoute.

« Veillez donc, car vous ne savez pas quel jour votre Seigneur viendra ».

Veillez non pas parce que nous savons mais parce que nous savons que nous ne savons pas... et en l'acceptant. Beau retournement dont l'évangile a le secret ! A nous qui voulons toujours planifier et maîtriser, le Christ nous rappelle que l'accueillir c'est consentir à recevoir plutôt que de chercher à conquérir !

« Veiller » ne signifie pas se lancer dans un activisme effréné ou renoncer à tout repos. Veillez relève de la disponibilité, de l'ouverture à l'action de Dieu en nous, veillez c'est être vigilant non pas au sens où il faudrait être toujours « sur le pont » mais au sens d'une attention à Dieu, aux autres, à leurs préoccupations et à soi-même.

Veillez c'est être ouvert à l'imprévu, à l'inattendu de Dieu. Être ouvert, par exemple, au fait que ma prière sera exaucée mais autrement, pas au temps demandé, pas de la manière exigée. Il faut de la persévérance pour veiller mais de l'espérance aussi. Celles et ceux qui veulent suivre le Christ peuvent être la proie de dangers extérieurs – comme les persécutions, malheureusement encore actuelles contre les chrétiens- mais aussi de dangers intérieurs. L'apôtre Paul parle parfois du risque "d'éteindre l'Esprit" ce qui signifie le fait de n'avoir plus le goût de Dieu, des autres et de nous-mêmes, une sorte de lassitude spirituelle dans laquelle on ne voit plus le sens de notre vie, de notre vocation...

Veillez c'est aussi se donner les moyens de prendre du recul par rapport à nos vies souvent bien trop actives et devenir conscients du temps qui passe, en faire bon usage pour entretenir des relations justes avec les autres. Nous vivons parfois comme si nous pouvions toujours tout recommencer. Et ce n'est pas vrai. La vie nous dit que ce qui a été vécu ne le sera pas à nouveau. Quand Jésus nous appelle à rester éveillés, il nous demande d'être vigilants face à ce monde et ses injustices : il nous faut « veiller à » et « veiller sur ».

Avoir le souci de l'autre, du petit, du fragile, de celui ou celle qui souffre. L'actualité apporte son lot quotidien de lieux de vigilance à dresser : les victimes de la guerre en Ukraine, les migrants à la recherche d'une nouvelle vie et qui meurent en chemin faute de prise en charge, celles et ceux que la maladie ou la solitude éprouvent plus encore à l'approche des fêtes, celles et ceux qui, au fond de nos prisons, se demandent s'ils vont pouvoir réellement recommencer quelque chose de neuf en sortant ou si la société jettera toujours un regard d'opprobre sur eux, les maintenant dans un passé qu'ils veulent dépassé.

« Chacun doit apprendre à s'inquiéter, sinon il périt par l'absence de toute angoisse ou parce qu'il est submergé par elle. Celui qui a appris à s'inquiéter de la bonne manière est parvenu au sommet », écrivait le philosophe Søren Kierkegaard. Veiller, c'est s'inquiéter à bon escient et agir dans le présent. Ce qu'il y a de passionnant dans l'interrogation des premiers chrétiens sur la fin de temps c'est qu'elle a pour objectif de valoriser la vie présente.

Parler du Royaume, ce n'est pas chercher à décrire la vie éternelle : c'est voir suffisamment clair pour reconnaître que « notre vie est conviée et confiée à un amour qui ne doit pas mourir et à une communion durable ». Parler et méditer sur le royaume c'est voir en quoi ce symbole a un véritable pouvoir de transformation sur notre manière de vivre et sur notre rapport réel au monde. La force du Royaume c'est de « dynamiser notre capacité d'aimer et notre pouvoir de créer » (D. Müller)

Entre le *déjà là* du Royaume qui se donne dans la veille attentive et le *pas encore* qui nous empêche de croire que nous pourrions en maîtriser la venue.

Le changement c'est maintenant. C'est aujourd'hui le dernier jour, c'est aujourd'hui le temps de la décision, c'est aujourd'hui qu'il faut vivre le temps de l'évangile

En advent !

Amen.